

Prochainement

La mouette

de Anton Tchekhov

mise en scène

Alain Françon

du 10 au 13 avril 1996

Coproduction :

Centre Dramatique National de Savoie

Théâtre de la Ville à Paris

Espace Malraux Scène Nationale

Chambéry et Savoie

Bonlieu Scène Nationale Annecy

Le Roi Lear

de William Shakespeare

mise en scène

Georges Lavaudant

du 20 mai au 1^{er} juin 1996

Coproduction :

Odéon - Théâtre de l'Europe

TNP-Villeurbanne

Renseignements et location

TNP

8 place Lazare-Goujon

69627 Villeurbanne Cedex

78 03 30 50

Photo de couverture : Jean-Michel Guillaud
Secrétariat de rédaction : Claudia Herlic
Documentation : Heidi Weller
Conception graphique : André Rodeghiero
Réalisation : Gérard Vallet
Imprimerie : Faurito/Les Echets

mars 96

Roger Planchon



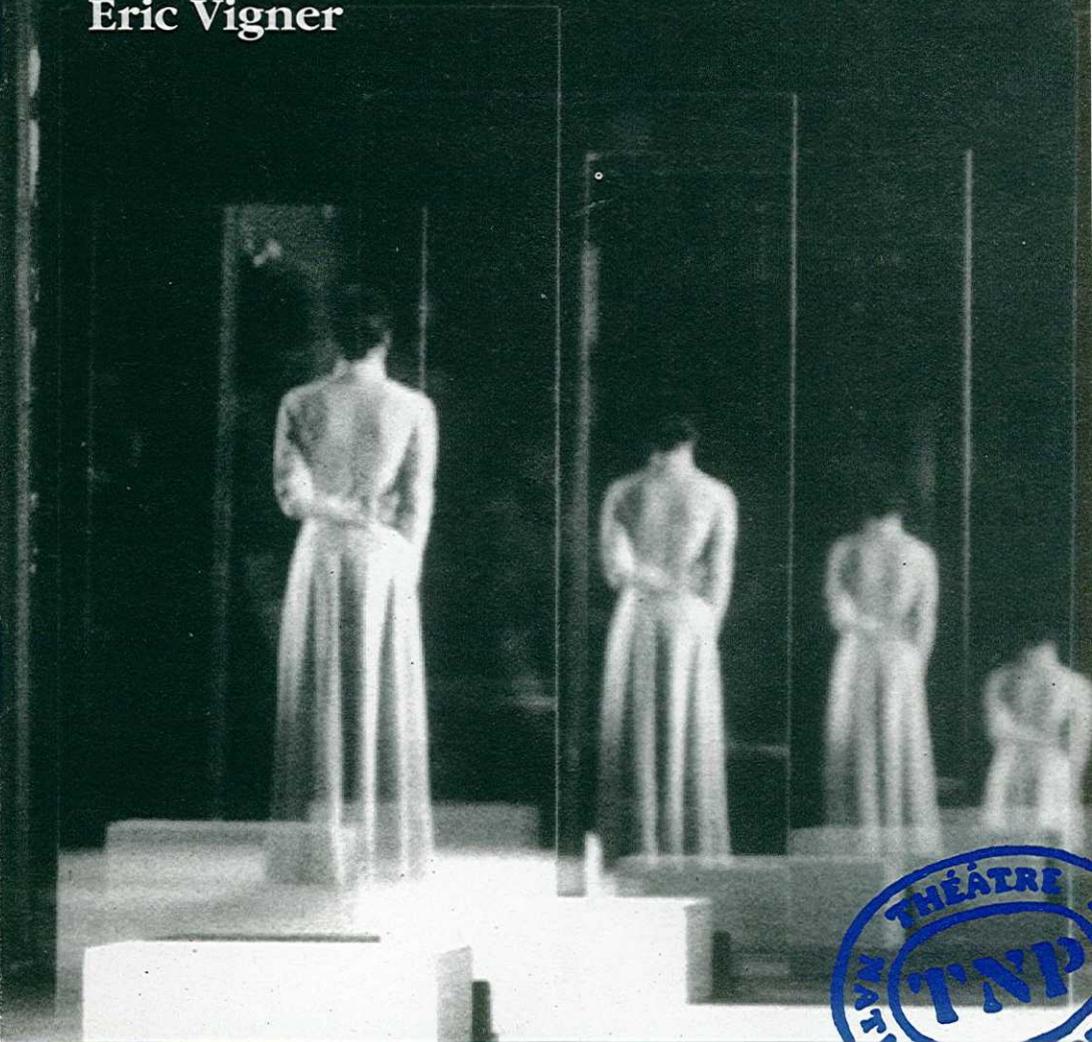
L'illusion comique

de

Pierre Corneille

mise en scène

Eric Vigner



L'illusion comique

de **Pierre Corneille**

mise en scène **Éric Vigner**

assisté de **Sophie Hossenlopp**

scénographie **Claude Chestier, Éric Vigner**

recherche musicale **Jean-Christophe Spinosi**

costumes **Claude Chestier, Pascale Robin**

lumière, régie générale **Martine Staerk**

son **Xavier Jacquot**

•
Production :

Centre Dramatique de Bretagne-Théâtre de Lorient,
Compagnie Suzanne M.-Éric Vigner,
avec le Théâtre de Caen,
la participation artistique du Jeune Théâtre National
et le soutien de la SPEDIDAM.

•
mars 1996

avec

Éric Guérin

Alcandre, magicien

Guy Parigot

Pridamant, père de Clindor

Jérémie Oler

Dorante, ami de Pridamant ; Géôlier de Bordeaux ; Page du Capitan

Gilbert Marcantognini et Grégoire Oestermann

(en alternance)

Matamore, Capitan gascon, amoureux d'Isabelle

Éric Petitjean

Clindor, suivant du Capitan, et amant d'Isabelle (représentant Théagène, seigneur anglais)

Nazim Boudjenah

Adraste, gentilhomme, amoureux d'Isabelle ; Éraste, écuyer de Florilame

Denis Léger-Milhau

Géronte, père d'Isabelle

Cécile Garcia-Fogel

Isabelle, fille de Géronte (représentant Hippolyte, femme de Théagène)

Dominique Charpentier

Lyse, servante d'Isabelle (représentant Clarine, suivante d'Hippolyte)

Le Quatuor Matheus

Premier violon **Jean-Christophe Spinosi** (19, 20, 21 mars)

François Gasnier (22, 23, 24 mars)

Second violon **Alain Viau**

Alto **Stéphane Éloffé**

Violoncelle **Jean-Christophe Marq**

Ce soir, devant vous...

... un "étrange monstre," ou "une galanterie extravagante", comme on voudra. Les deux expressions sont de l'auteur lui-même qui, dans sa dédicace, juge que "le premier Acte n'est qu'un prologue", que "les trois suivants font une Comédie imparfaite", que "le dernier est une Tragédie", et que "tout cela cousu ensemble fait une Comédie".

Que Pierre Corneille soit sincère ou qu'il cherche, comme aiment à le faire les auteurs classiques, à blanchir sa pièce des entorses à la règle de l'époque, qu'on ait pu en lire au fil du temps quelques commentaires particulièrement sensés, ou que d'illustres aînés l'aient enrichie de somptueuses couches d'interprétations, il reste que pour Éric Vigner, abordant les répétitions de *L'illusion comique*, "il faut toujours penser que lorsqu'on commence il n'y a rien : c'est le premier jour du monde".

Bien entendu, ce principe de travail ne se veut pas souflet à la face de l'histoire du théâtre. C'est l'expression

d'une nécessité vitale pour le metteur en scène de remonter lui-même à la source du texte, à la première page, vierge de toute annotation passée. C'est le désir d'affronter sans secours ni détours la question fatidique : comment représenter les Classiques ? Dans son livre, *La doctrine inouïe*, François Regnault dit la triste alternative du metteur en scène face au texte classique : "reconstitution historique" ou "exécution critique, satirique, truquée...". Le vrai courage, dit-il, est de feindre "d'affronter l'œuvre en face", de "trouver le biais, l'oblique pour qu'on aperçoive le soleil sans en être aveuglé, la mort sans mourir, et les règles sans rire". Cette feinte n'est en aucun cas une ruse. Elle est au contraire une attitude de respect. Il ne s'agit pas de "jouer au plus fin" avec l'œuvre mais de la présenter sous un angle qui permettra un double regard. Une façon quasi "cubiste" de la voir de face et de profil en même temps.

Le metteur en scène n'est alors plus celui qui, entré en com-



6 pétition avec l'auteur, se soucie d'exhiber son intelligence du texte. Dans *L'illusion comique*, la mise en scène ne s'engouffre pas dans les jeux de miroirs que le texte lui tend. Au contraire, elle les évite, les effleure, les suggère, s'amuse à montrer qu'elle les a repérés. Exemple : le plateau lui-même. La boîte à images est dépouillée, le rideau rouge est simplement signifié, la cage de scène est à nu. Aucun chapeau, aucun lapin. Et des cintres, habituellement alpha et oméga de la magie scénique, ne descendent aucunes illusions, tout juste deux ou trois allusions. Quant aux vitres réfléchissantes du décor, dont on aurait pu attendre une volée d'effets à l'infini, regardez-les, elles ne font que renvoyer, comme un léger *fond de tain*, en filigrane, votre image de spectateurs. Tout à l'heure, vous verrez, leurs reflets évoqueront aussi furtivement les allées et venues des personnages. La position d'Éric Vigner est d'une clarté totale. A aucun moment le metteur en scène

n'oublie d'où il parle. Mais au lieu d'en faire une coquetterie qui lui permettrait, par exemple, de faire résonner dans le texte des sens d'aujourd'hui, il en fait une attitude éthique. Sa culture - c'est-à-dire sa distance à l'œuvre - ne s'interpose jamais entre lui et le texte. Elle lui sert à tendre vers ce que François Regnault appelle le "blanc" auquel il faut parvenir après avoir "éliminé beaucoup de traditions et de conventions".

Dans son précédent spectacle, *La pluie d'été*, Éric Vigner s'obligeait à commencer par le commencement, c'est-à-dire ce moment où le comédien, lors des premières répétitions, prend le livre dans ses mains. Sur la scène, il lui en faisait lire le titre, le nom de l'auteur, le nom de l'éditeur. Puis, la première page tournée, encore une fois le titre, ou d'autres indications, jusqu'aux premiers mots du texte, auxquels comédien et spectateur parvenaient enfin, comme lavés de toutes leurs indisponibilités. Ici, le spectacle commence

aussi par l'écrit. Mais le comédien a dans les mains non plus le livre, *L'illusion comique* de Pierre Corneille, mais le texte dans son état antérieur, le manuscrit. Ce comédien, que nous voyons, n'est donc pas seulement un comédien de 1996, appartenant au Centre Dramatique de Bretagne. S'il l'était, n'aurait-il pas entre ses mains une édition d'aujourd'hui, peut-être même un fascicule scolaire façon Bordas ? Non, ce comédien, avec son manuscrit, joue un comédien d'un autre temps, c'est clair. Allons-nous savoir distinguer le vrai du faux, l'illusion de la vérité ?

A moins qu'Éric Vigner nous convie à un théâtre qui nous fasse saisir l'un et l'autre ensemble, le vrai et le faux, l'illusion et la vérité, à la fois mêlés et distincts, pour que nous ne finissions pas dupes, à l'image des vitres-miroirs du décor qui réfléchissent l'illusion sans rien arrêter du regard qui les traverse.

Claude-Henri Buffard

A LIRE

L'illusion comique, Pierre Corneille, Le Livre de Poche.
Corneille dramaturge, Bernard Dort, Editions de l'Arche.

